

Autoportrait en roman d'amour

Michaël Trahan

Numéro 158, été 2018

(filles, soeurs et complices de ceux qui vont pieds nus à l'envers de la vie)

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/88664ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Trahan, M. (2018). Autoportrait en roman d'amour. *Moebius*, (158), 35–43.

AUTO PORTRAIT
EN ROMAN D'AMOUR

Michaël Trahan

*Le sujet amoureux ne peut écrire
lui-même son roman d'amour. Seule
une forme très archaïque pourrait
recueillir l'événement qu'il déclame
sans pouvoir le raconter.*

Roland BARTHES
Fragments d'un discours amoureux

J'entre dans la salle et je vois une femme assise au centre.
C'est un rêve, ce n'en est pas vraiment un. Je suis une
jeune fille assise devant le miroir, le dos droit, la che-
mise de nuit, et j'attends qu'on vienne me brosser les
cheveux avant de dormir. Le lit est là, la table de nuit,
le fauteuil et les lourds rideaux.
Il y a ma sœur qui est debout et nue derrière le miroir.
Je suis une princesse et je veux qu'on m'aime aussi.
Je suis un enfant et je veux qu'on me tue aussi.
Je suis un ange aux cheveux tombés.

Je ramasse les ordures et je vois bien que quelque chose
ne va pas.
Quelqu'un a ouvert la porte, la pellicule est fendue vers la
gauche, la mécanique s'est enrayée.
Je suis Nelly Arcan qui fait de la musculation sur une
carte postale.
Je suis un livre de bibliothèque lu en secret.
Je suis une table remplie d'encre.
Je suis une maison qui brûle très lentement.
Je ne suis rien pendant la pluie.
Je fais le cinéma et j'oublie d'ouvrir les yeux.
Je suis un biscuit chinois, une page trouée.
Je suis une carte postale glissée dans une boîte à chaus-
sures et ensuite rangée parmi les boîtes qui renferment
vraiment des chaussures.
Je ne suis pas oublié, c'est le problème de l'image, c'est
l'image du désir, c'est un geste que je veux poser, une
question non pas sans réponse mais sans raison, le
désir d'une chose vivante qui tremble dans ma main et
qui fait mal, qui est un rêve, qui est tout ce qui compte.
La chose dans la main tombe au sol, s'écrase, cesse de
trembler.
La poussière vient ou ne vient pas, on balaie la chose sans
la ramasser (pensée, chose dure, chose finie).
Le cinéma est ailleurs, est un cheval, est une
photographie découpée en mille morceaux, est une
image qui brûle sous le lit.
Je suis vraiment perdu.
Ce n'est pas le milieu c'est chaque fois la fin, la vie
oubliée et le problème de l'image, le cinéma que
je décris, le rideau, la forêt qui est grande, qui est
immense, qui avale tous les chemins, le milieu de la
vie, le jour de mon trente-troisième anniversaire, la vie

coupée en deux, le film arrêté avant le générique, les espoirs abandonnés et chaque nuit repris, chaque nuit oubliés.

Je suis sorti au bout d'une heure pour pleurer sur un banc.

C'est l'été, c'est la fin de l'été, c'est le mois de novembre qui fond sous la pluie, c'est un jour de septembre qui brûle dans ma tête, c'est l'été qui déchire la vie en deux et qui refuse de l'accepter.

C'est la chose qui cherche l'animal et qui oublie de mourir.

Le verre est vide, plein, vide.

J'abandonne ma bicyclette, j'abandonne mes chaussures, j'abandonne mes vêtements, j'abandonne mes rêves, j'abandonne mes cheveux, j'abandonne ma voix de jeune fille, j'abandonne ma vie de princesse, j'abandonne ma voiture, j'abandonne mes amours, j'abandonne soixante dollars, j'abandonne une lettre à la poste et je regarde par la fenêtre.

Dehors le soleil ne se lève pas vraiment.

Dehors les gens attendent l'autobus, vont au travail, ne vont nulle part.

J'analyse le sentiment intérieur et je mise tout sur le rouge.

* * *

Je rêve de fiction toutes les nuits.

Un portrait, un document. Une fable simple trahie par le temps.

* * *

Je pense roman : instructions, choses faciles,
choses masquées dans la boîte à mourir,
choses fleuries mais folles (mortes-nées),
choses veut dire choses veut dire je ne veux pas.
J'imagine la scène du musée (l'arrêt sur image,
les portraits, l'atelier qui brûle, le grand ciel noir,
le vertige je veux dire l'attente), la scène écrite,
répétée, essentielle et invisible, je pense à Flaubert,
je pense à *L'éducation sentimentale*, je pense
que c'est le titre le plus parfait de toute l'histoire
de tous les livres, je pense à madame Arnoux
qui fut comme une apparition : le chapeau
de paille, les rubans roses, le fond de l'air bleu,
le milieu de la mer, je pense à une épiphanie,
je pense à un miracle, je pense à la honte,
je pense au sens de la littérature
et je laisse la vérité défaire le rêve.

* * *

Autoportrait, déchirement, offrande, raison, nuit, car-
nets, chambre, rideau, cœur, arbre, lettre, yeux, radio,
table, encre, main, désaccord, tableau, enveloppe, ani-
mal, courage, faiblesse, peur, honte, cinéma (imposture),
roman d'amour (imposture), littérature (vérité), ange, sol,
devoir, réalité, étreinte, mur, voix, timbre, photographie,
recherche, adresse, folie, disparition, siècle, forêt, talis-
man, soulier (perdu), peau, pardon, silence, composition,
reconnaissance, chagrin, rupture, souvenir, humiliation,
voiture, abri, regard, plénitude, incendie, âme, prose, herbe
(verte), chance, esprit, désespoir, perte, vie nouvelle.

« Qui n'a pas été humilié par sa propre voix ? »
(Nathanaël, *Carnets de désaccord*)

* *
* *

C'est une scène d'abandon : le feu lèche le bois,
les arbres s'écroulent, quelque chose du ciel
se divise sous mes yeux : figures de ruine,
montagnes de sel, lettres éteintes.

Enfance, maison, papier peint, vérité.
Choses décoratives qui n'existent qu'après la peine.

C'est toujours une scène d'abandon. J'essaie
de sourire. J'essaie de croire que c'est la fin.
Je pense que j'y arrive. L'usage de la joie,
la vie claire et légère, la transparence
du verre brisé.

Le langage me ramène au début.
Non pas à l'origine mais à la négation.
Je dis photographie, vie nouvelle,
je fais le livre du cinéma,
le roman de l'amour perdu,
l'enfant oublié, la salle vide
d'avant les fleurs :

je tiens à la chose noire plus qu'à ma propre vie.

*
* * *

Je fais le roman de l'amour, le roman de la nuit, le roman des lèvres tendues qui se posent sur d'autres lèvres et disent des mots terribles. Je tourne la tête, j'attends qu'on frappe. Je reste fidèle à mon désordre. Je me lève, je pars. Quelque chose me brûle. Je traverse la ville. Je traverse la montagne. Je traverse la forêt. Le milieu de la vie résiste aux jours qui passent (une chose à recommencer, une chose à détruire). La pluie est une peau qui ne lave rien. Quand la lumière arrive, je lui fais couler un bain, je répare sa tête, je lui dis qu'il n'y a aucun espoir et je l'abandonne. Je sors marcher (la vérité vient avec moi). Je m'assois près de la rivière. Je vais au cinéma chaque fois qu'il y a une mise à mort, je reprends à l'enfant sauvage comme si je n'étais jamais parti, le cerf ensanglanté, le sang qui coule à mes pieds, les muscles qui se tendent et se relâchent, la mort qui vient, qui est là, qui prend peu à peu toute la place, l'écran qui est pire qu'un roman, qui est pire que l'amour, pire qu'un piano. Je regarde l'enfant sauvage droit dans les yeux et je tire, je fais le roman du mensonge, le roman de l'amour qui n'existe pas, le roman de l'enfant qui ne meurt pas, la chose qui brûle et qui reste. Ce ne sont pas des cendres mais un théâtre qui ressemble à l'oubli: la chose vient comme bon lui semble, je fais le lit, je replace les vagues, je souffle sur la figure de cire, je tiens le soleil dans mes mains comme une photographie surexposée, une pierre chaude et froide, glacée comme un livre de magie, un livre de paroles creuses que j'enchaîne comme si j'y croyais. Une carte postale, une ville disparue, et les mots tracés au plomb: prenez soin de vous, prends soin de toi, prends soin de moi. Prends soin du chat. Prends

soin de mon père. Prends soin de la chose qui te dévore comme un film impossible à regarder jusqu'au bout. Je ferme les yeux. Je suis au cinéma. J'ouvre les yeux. Je suis dans le train. Je suis dans les années cinquante. Je suis à New York. Je suis en Italie, je suis en train de disparaître. La pellicule est douce, je ne m'endors pas souvent, c'est l'été, c'est un été qui ne finit pas, c'est l'automne mais toujours l'été, c'est la nuit, le soleil va jusque-là, c'est la lumière bleue des mourants, ce sont les yeux qui restent au centre de l'écran, c'est une promenade à vélo, c'est Virgile, c'est quelque chose d'imprimé sur la rétine qui traverse la nuit, qui traverse la vie, c'est un rêve qui ressemble à Béatrice, à une vie chaque fois plus nouvelle, chaque fois plus belle, plus légère, une vie qui s'envole comme une fleur ou une pierre, comme un vers de Rimbaud, les semelles usées, les pauvres enfants qui ne peuvent pas jouer. Je remonte le courant, je suis à Paris, je suis à Casablanca, je suis à Tokyo, je suis à Acton Vale, je m'endors, je suis vraiment très grand. Je me concentre sur les choses qui sont déjà sauvages, qui sont l'incarnation même de la sauvagerie, qui ne peuvent pas le devenir ni être autre chose. Les choses qui ne peuvent être domestiquées, les choses qui ne peuvent être aimées. Je suis spécialiste des choses qui ne peuvent être aimées et des choses qui ne peuvent aimer, spécialiste de l'ouvrage du peu d'amour, spécialiste du sommeil qui gagne les pierres au milieu de la rivière, spécialiste des choses lourdes, spécialiste du piano, spécialiste de l'amour de la guerre, spécialiste de la pluie, de la forêt, des endroits que la vue n'atteint pas, spécialiste des yeux fermés. Parfois l'enfant livre son témoignage. Je l'écoute comme si c'était la dernière fois. Je consigne ses gestes, sa folie. Je prends même son rire au sérieux. Je l'emmène en voiture. Je conduis lentement jusqu'au centre

commercial. C'est dimanche, c'est l'après-midi, c'est la chaleur de fin d'après-midi. Je lui demande de m'attendre mais je ne reviens pas.

* * *

Quand je n'arrive pas à dire la vérité, je m'accroche au paysage comme à la seule image qui reste.

* * *

Je reviens au témoignage plié (moi moi, chose donnée):
l'allure du bleu rendu aux enfants, l'eau salée, douce,
la peau commune aux poissons et aux anges, le coton,
la soie et l'encre la voix, la voix qui tient la neige,
ce soir la voix qui tient tout, la main qui glisse
dans les cheveux (gris et soyeux, les cheveux),
ce soir la voix cassée ce soir le marbre
éclaire les lettres des figures de chair
aux yeux troués.

* * *

Je n'ai jamais fini le problème de l'image : une cigarette
pend au bout des lèvres, la bouche est tordue, les bras
levés, le ciel avalé par l'horizon (chance, secret, désir),

roman d'amour est le nom d'une jolie rue, d'un jardin où
je vais pour

un jardin où je vais

un jardin pour aller au cinéma un jardin pour sortir
du cinéma pour tendre la crise comme une peau
battue pour vider la tête de la terre mauvaise pour
remplacer le cœur par une chose de cendre qui reste
là un parc pour l'hiver l'été l'automne le ciel une leçon
d'incertitude un piège offert aux vivants une route qui
se replie sur elle-même une paire de ciseaux une paire
de chaussures un tas de vêtements découpés une odeur
de brûlé le signe qu'il est trop tard que tout arrive
toujours trop tard

un jardin pour les choses qui ne sont pas un mensonge
mais qui sont le contraire de la vérité qui sont
simplement impossibles comme la vérité

impossibles

comme un roman d'amour.